

luit que sur les actions régulièrement vertueuses, le nombre en est si petit qu'on ferait bien du chemin sans se reposer ; à moins qu'on ne voulût se tromper soi-même dans le choix de ces actions, et compter pour bonnes toutes celles qui le paraissent d'abord ; car c'est ce qui arrive infailliblement à ceux qui lisent l'histoire dans cet esprit : l'envie de trouver sur quoi s'exercer, de quoi profiter, leur fait recevoir pour louable tout ce qui l'est en apparence. Ainsi, cette sorte d'étude, bien loin d'être utile à l'âme, ne peut que l'accoutumer insensiblement à l'un des plus grands défauts dont elle puisse être entachée, qui est d'estimer mal à propos, de prendre pour louable ce qui ne l'est pas.

Mais quand ceux qui lisent l'histoire seraient capables de faire un discernement juste des actions vertueuses, il y a un grand sujet de douter si cette manière d'instruire l'âme par de bons exemples est aussi sûre que celle qui consiste dans l'étude de ses défauts.

Les anciens ont supposé qu'il n'y a que deux sortes de gens dans ce monde : les uns amoureux de la vérité, esclaves de la raison, connaissant la véritable gloire, et dans qui ces heureuses dispositions naturelles produisent une ardeur généreuse et une émulation héroïque d'imiter et d'égaliser tout ce qu'ils voient de grand et de beau. Véritablement ceux-là n'ont besoin que de bons exemples, parcequ'ayant les yeux ouverts, la beauté naturelle de la vertu suffit seule pour les entraîner et les ravir. Si nous étions tous faits comme ces gens-là, dit Quintilien, on n'aurait que faire d'artifice pour porter les hommes au bien : il ne faudrait ni étude, ni méditation, ni adresse pour les rendre raisonnables.

Pour peu qu'on sache la liaison qu'il y a entre les opinions de l'esprit et les mouvemens du cœur, on ne balancera pas à croire que la plupart de ceux qui estiment tant la manière d'instruire par de bons exemples ne sont de cet avis que pour faire accroire aux autres et à eux-mêmes qu'ils sont de cette première espèce d'âmes extraordinaires dont je viens de parler, à qui les bons exemples suffisent. Je ne sais pas s'ils en sont ; mais je sais bien du moins que le nombre de ces gens là est très-petit.

Les autres, au contraire, dont le nombre est si grand, qu'on peut dire hardiment qu'il enferme presque tous les hommes, sont prévenus d'une mauvaise honte de reconnaître ce qui leur manque, corrompus par un désir déréglé de liberté et de gloire, ennemis des vérités qui les condamnent, et généralement inconstants et légers en tout. C'est pour ceux-ci qu'il est besoin de réflexion et d'art, et que les

bons exemples sont inutiles ; car leur conscience la leur fait regarder comme des reproches de leurs défauts, selon la remarque du même Quintilien.

On ne saurait mieux éviter cet inconvénient qu'on leur faisant voir dans l'histoire, comme dans un miroir, les images de leurs fautes. Comme nous ne pouvons nous en corriger qu'en les considérant, et que nous ne sommes pas assez désintéressés pour les étudier dans nous-mêmes sans prévention et avec toute la liberté nécessaire pour en profiter, nous aimons naturellement à voir ces fautes dans les autres, parceque nous pouvons les y examiner à loisir, sans que notre vanité y soit intéressée. Cette complaisance que nous avons pour les peintures de nos vices est donc un des plus grands effets de la sagesse de la nature : c'est ainsi, conclut Cicéron, que cette bonne mère a voulu que ce qui était le plus utile fût souvent aussi le plus agréable.

C'est cet agrément naturel que nous trouvons à voir les défauts des autres, qui fait que nous comprenons en quelque sorte plus aisément les choses blâmables que les honnêtes, selon Quintilien ; et que nous ne nous portons pas avec tant d'ardeur à la recherche des honnêtes, si l'on en croit Cicéron, qu'à la fuite de celles qui sont blâmables. Considérons donc soigneusement ces dernières pour les éviter ; et, après avoir examiné les quatre vices généraux de l'esprit humain, voyons ceux qui regardent chacune de ses parties en particulier : premièrement l'opinion, qui regarde l'entendement et qui mène l'âme par cette faculté ; et puis les passions, qui regardent directement la volonté et qui font d'abord impression sur elle.

Ces deux sortes de motifs, l'opinion et les passions, ont cela de commun, qu'ils offensent tous deux la nature ; en ce que, se mêlant de gouverner les hommes, ils empiètent sur l'office de la raison, à qui seule, de droit naturel, il appartient de les conduire. Mais ils ont cela de différent, que les passions ont au moins quelque fondement dans la nature ; au lieu que l'opinion n'en a aucun, et tend, pour ainsi parler, à découvrir, à détruire l'empire et à éteindre les lumières de cette sagesse mère, qui seule peut rendre les hommes heureux.

ST.-RÉAL.

LOUIS XIV ET LA DUCHESSE DE LONGUEVILLE.

Madame la duchesse de Longueville, l'une des dames les plus estimables de la cour de Louis XIV, n'ayant pu obtenir une grâce du roi, en fut si vivement piquée, qu'il lui échappa des paroles indis-

crètes et fort peu respectueuses. La chose revint au roi, qui en parla au grand Condé, frère de la duchesse. Celui-ci assura le roi que cela ne pouvait être, et que sa sœur n'avait pas perdu l'esprit : « Je l'en croirai elle-même, reprit le roi, si elle dit le contraire. » Le prince va voir sa sœur qui ne lui cache rien. En vain il tâche de lui persuader qu'en cette occasion la sincérité serait déplacée, et qu'elle ferait même plus de plaisir au monarque de nier sa faute que de l'avouer. « Voulez-vous, lui dit la duchesse, que je la répare par une plus grande, non seulement envers Dieu, mais envers le roi ? Je ne saurais gagner sur moi-même de lui mentir, lorsqu'il a la générosité de m'en croire et de s'en rapporter à moi. Celui qui m'a trahie a eu grand tort ; mais après tout, il ne m'est pas permis de le faire passer pour un calomniateur, puisqu'il ne l'est pas. »

Elle alla le lendemain à la cour ; après avoir obtenu de parler au roi en particulier, elle se jeta à ses pieds, et lui demanda pardon des paroles indiscrètes qui lui étaient échappées, ajoutant qu'elle aimait mieux avouer sa faute, que d'être justifiée aux dépens d'autrui. Louis XIV, par une action également héroïque, non seulement lui pardonna, mais il lui fit encore quelques autres grâces qu'elle ne s'attendait pas de recevoir.

ÉPIGRAMME DE BENJAMIN FRANKLIN COMPOSÉE PAR LUI-MÊME (Traduction)

Le corps de Benjamin Franklin, imprimeur, [comme la couverture d'un vieux livre dont le dedans est attaché, et qui n'a plus ni reliure ni dorure] sert ici de pâture aux vers : mais l'ouvrage en lui-même ne sera pas perdu, car il réparaita un jour, [ainsi qu'il l'a toujours pensé] dans une nouvelle et plus belle édition, revue et corrigée par l'auteur.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'Abcille paraît, autant que possible une fois par semaine, pendant l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié : la première moitié, à la rentrée des classes, la seconde au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'Abcille.

AGENTS.

A la Petite-Salle, M. Jos. Gariépy. Chez les Externes, M. P. Drolet. Au Séminaire de St. Hyacinthe, M. J. R. Ouellet. Au collège de l'Assomption, M. L. A. Jetté. J. B. BLOUIN, Gérant.